

GILLES DAIGNEAULT

# Mentionnons, pour mémoire...



Rose-Marie Goulet,  
*Nef pour 14 reines*, 1999.  
Place du 6-Décembre-1989.  
Photo : Denis Farley. Avec  
l'aimable autorisation de la Ville  
de Montréal.

Le dimanche 5 décembre dernier, le lendemain du colloque organisé par la revue *Espace* sur « les lieux de la sculpture », on a inauguré le «monument» de Rose-Marie Goulet, dédié à la mémoire des victimes de la tragédie de Polytechnique. Bien sûr, il y avait beaucoup d'émotion dans l'air, mais la plupart des orateurs invités ont dit quelques mots sur la sculpture, ce qui n'est pas courant dans le monde de l'art public. Qui plus est, l'artiste elle-même a pris la parole et commenté son travail.

On sait que la commande n'était pas comode — elle était même plutôt casse-gueule pour toutes sortes de raisons —, mais on admettait que la sculptrice avait livré la marchandise, tout en restant fidèle à l'esprit de sa propre démarche créatrice. En tout état de cause, il s'agissait de «résister à l'oubli». Or, la veille, l'historienne d'art Lise Lamarche, la spécialiste de l'art public, avait précisément parlé de commémoration, de monument et d'oubli, dans sa communication au colloque d'*Espace*. Elle avait même esquissé une typologie de la disparition du monument...

Le dimanche 16 janvier, vers deux heures de l'après midi en plein soleil, je me suis rendu *place du 6-Décembre-1989*. Il venait de tomber une bonne vingtaine de centimètres de neige poudreuse, et j'étais curieux de voir le comportement de la *Nef pour quatorze reines*, ce monument résolument horizontal, dans la splendeur de l'hiver québécois. Certes, l'œuvre résistait moins énergiquement à l'oubli des noms : ne surnageaient partiellement que quatorze lettrines en forme de stèles, les initiales des prénoms des jeunes femmes. Encore un peu et la seule trace visible du travail serait l'enseigne qui porte le nom de la place. Mais tout cela était très beau et très émouvant, lourd de sens. J'ai repensé aux deux monuments disparus de Jochen Gerz à Hambourg et à Saarbrück, dont Lise Lamarche avait parlé la veille de l'inauguration de celui de Rose-Marie Goulet. Même combat contre l'oubli, sauf que les œuvres du sculpteur allemand, elles, étaient vouées à la disparition... Je me rappelais que la spécialiste de l'art public avait aussi parlé des œuvres discrètes de Gilbert Boyer, des plaques de *Comme un poisson dans la ville* (elle aurait pu parler de celles, encore plus caméléon, de *La montagne des jours*). Des œuvres qu'on voit à peine et qui (en) sont libres comme l'air. Elle a aussi mentionné *Mémoire ardente*, une œuvre trop voyante dont on ne sait que faire et qui, elle, avait fait l'objet d'une commande, qui avait bel et bien gagné le concours de la place Jacques-Cartier...



Avant de quitter Lise Lamarche, je réponds à son invitation d'ajouter un « Je me souviens » à ceux qu'elle propose dans ce numéro. Je me souviens, donc, de la Galerie Rochefort qui a fermé ses portes l'automne dernier. (Je me souviens aussi, bien sûr, de l'époque où Jean-Claude Rochefort était le complice de Chantal Boulanger.) L'espace de cette chronique suffirait à peine pour contenir la seule

ché de l'art, si de telles gens existent —, mais je sais qu'il ne sera pas facile de combler le vide laissé par son départ.

Cela dit, la maison a bien fait les choses jusqu'à la toute fin. Son chant du cygne fut une double exposition de Laurent Pilon, un sculpteur discret et exigeant comme Rochefort les aimait. Notamment le volet présenté dans le studio du designer Jacques Bilodeau a consti-

la page, organisée par notre Bibliothèque nationale. La proposition de la conservatrice Sylvie Alix n'était pas sans mérite, d'autant que le corpus est foisonnant et de qualité inégale, et que ce type d'artefact est probablement le plus difficile à mettre en exposition, pour des raisons évidentes de fragilité et de sécurité. En outre, les équipements actuels de la BNQ secrètent toujours une profonde tristesse qui faisait



Félix Gonzalez-Torres, *Untitled (Portrait of Ross in L.A.)*, 1991. *Culbutes. Œuvres d'impertinence*. Musée d'art contemporain de Montréal. Photo: Peter Muscato. Avec l'aimable autorisation du Musée d'art contemporain de Montréal.

énumération des expositions hors du commun qui sont attachées à son nom. Pour mémoire — et de mémoire! —, celles de quelques sculpteurs : Jocelyne Allouche, Christian Boltanski, Gérard Collin-Thiébaud, Joel Fisher, Ludger Gerdes, Raymond Gervais, Trevor Gould, Serge Murphy, Roland Poulin, Danielle Sauvé, Louise Viger... C'est dire que la bonne sculpture a perdu un ami, elle qui n'en avait pas à perdre dans le réseau commercial. Je n'ai pas cherché à savoir pourquoi Jean-Claude Rochefort avait cessé ses activités de galeriste — il faudrait peut-être le demander aux spécialistes de notre mar-

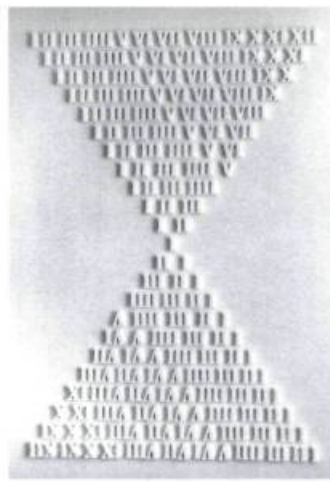
tué une des plus belles et des plus improbables rencontres du trimestre entre, d'un côté, un espace qui évoquait déjà une sculpture minimale dans laquelle le visiteur était convié à déambuler et, de l'autre, les objets *enjôleurs* de Pilon — des leurres en quelque sorte — qui habitaient cet espace le plus naturellement du monde. Mais peut-être Jean-Claude Rochefort, qui avait déjà réussi un beau dépaysement dans l'église Saint-Pierre-Apôtre avec son exposition *Blaast*, nous faisait-il seulement au revoir de la main...

Deux mots sur le livre d'artiste à l'occasion de l'exposition *Le scénario visuel de*

rêver le visiteur des futures présentations de la Grande BNQ. Enfin, la réunion de cette centaine d'objets rappelait avec insistance que le livre est littéralement un *volume* et qu'à ce titre, il fait partie des lieux potentiels de la sculpture. Un lieu à la fois intime et extraordinairement ouvert que, sauf exception, nos sculpteurs les plus inventifs n'ont pas encore travaillé vraiment.

Lisette Lemieux pourrait être considérée comme une de ces exceptions, elle qui a transformé, en novembre dernier, le bel Espace 502 du Belgo en un gros livre d'artiste pour accueillir une seule phrase





Lisette Lemieux,  
Sans titre, 1999. Détail.  
Photo: Jocelyn Blais.

Lisette Lemieux, Sans titre,  
1999. Sel. Dimensions variables.  
Vue générale de l'exposition.  
Photo: Jocelyn Blais.

Laurent Pilon, Masse obscure,  
1999. Vue partielle.  
Photo: Emmanuel Eymard.  
Studio Jacques Bilodeau.

de l'écrivaine Hélène Monette. Un gros livre remarquablement dépouillé, un livre blanc, un livre de sel (infiniment plus délicat à fabriquer que les statues instantanées de la Bible); un livre habitable dans lequel le visiteur devait déambuler et s'arrêter pour lire le texte, ou plutôt pour en faire l'expérience comme on faisait jadis son chemin de croix; un livre dont la configuration et le silence qui y régnait évoquaient, d'ailleurs, une petite chapelle de couvent, mais surtout un livre païen avec un grand sablier fantomatique en guise d'autel... Oui, décidément, les bons sculpteurs sauraient y faire avec les textes et les livres qui, les uns et les autres, se prêteraient volontiers à la spatialisation.

Au fait, je me souviens aussi de la dernière exposition de Roland Poulin au Musée d'art contemporain qui était, en 1983, perdu et déserté à la Cité du Havre. Ses sculptures et ses dessins acquéraient alors un surplus de gravité du fait d'être présentés en même temps qu'une exposition résolument impertinente de jeunes artistes, organisée par Claude Gosselin et intitulée *Entre la magie et la panique*. Je me souviens que Poulin était mécontent du voisinage... Seize ans plus tard, ses œuvres, plus graves que jamais, se retrouvent aux prises avec une certaine impertinence. Mais il s'agit cette fois d'une impertinence qui ne manque ni d'aplomb ni de... pertinence. Rien à voir avec l'impression d'une sorte de *Bye-bye* muséal que suggère un slogan débile (« Millénaire mon œil ! »).

Certes, les dernières sculptures de Poulin parlent explicitement de commémoration, de monument et d'oubli — est-ce impertinent d'avouer qu'il m'est arrivé de les fantasmer dans un parc, après une bordée de neige poudreuse? —, mais je me souviens que plusieurs œuvres de *Culbuttes...*, légères en apparence, tenaient des discours d'une égale gravité. En fait, rien de tout cela n'est simple, comme l'écrivait Kundera : « Mais au vrai, la pesanteur est-elle atroce et belle la légèreté? [...] C'est la question. Une seule chose est certaine. La contradiction lourd-léger est la plus mystérieuse et la plus ambiguë de toutes les contradictions. » ■

